

### L'invention du péché originel

Je suis heureux d'ouvrir, au nom de l'association Recherches Mimétiques, cette nouvelle journée consacrée à la pensée de René Girard, considérée cette fois dans ses effets théologiques. Oui, René Girard a des choses importantes à dire aux théologiens. Mais oui, René Girard a aussi un grand besoin des théologiens, tant il est vrai que, de son propre aveu, il a souvent rencontré des problèmes dans la formulation de son hypothèse. Or cette hypothèse est puissante. Elle vise à souligner l'unité du religieux à travers ses « deux sources », comme disait Bergson, archaïque et messianique. De fait, Girard nous oblige à penser conjointement un divin qui vient *des* hommes et un divin qui vient à l'homme ; en d'autres termes, une *auto-transcendance* de la divinité et une *autre transcendance* révélée au cœur de cette figuration violente. Ce double sens du religieux en fait une structure dynamique et le moteur même de l'humanisation : c'est parce qu'elle s'inscrit dans une perspective évolutionniste que la théorie de Girard éclaire en effet d'un nouveau jour le dogme du péché originel. Nous irons même jusqu'à nous demander si elle ne nous permet pas d'en avoir une plus claire intelligence.

Je voudrais commencer cette journée en évoquant trois ouvrages théologiques importants, récemment publiés en France, et qui permettent aux perspectives girardiennes de trouver une nouvelle actualité : le livre de François Euvé, *Crainte et tremblement. Une histoire du péché*, publié en 2010 ; celui de James Alison, *Le Péché originel à la lumière de la résurrection*, paru en 2009 ; et enfin, le dernier en date et qui pourtant précède de trente ans les deux autres, *Avons-nous besoin d'un bouc émissaire ?*, du Père Raymund Schwager dont la traduction française est enfin disponible, depuis 2011. Le premier livre n'est pas spécifiquement girardien, mais il s'avère très « girardo-compatible » ; les deux autres sont devenus des classiques dans les études girardiennes, mais n'avaient pas encore été publiés en français. Je remercie chaleureusement les deux premiers auteurs d'avoir bien voulu venir débattre ce matin de leur thèse et Dan Arbib d'avoir accepté de leur répondre à partir de la théologie juive. Les enjeux de cette matinée sont ainsi annoncés : parce qu'il renouvelle complètement la vieille méthode typologique (selon laquelle l'Ancien Testament figurerait le Nouveau), en confiant ce rôle préfigurateur aux religions archaïques dans leur ensemble, Girard redonne une importance capitale à la révélation *judéo-chrétienne*. Nous verrons cet après-midi, avec Lucien Scubla, comment il inscrit cette révélation dans la tradition philosophique française, avant de laisser Dominique Peccoud clore cette journée par une reformulation mimétique de la théologie trinitaire.

## I.

François Euvé ose, dans son livre, prendre à bras le corps la question du péché originel, cette invention terrible de saint Augustin, que notre époque a rangé au rang des bibelots antiques, voire des mythologies dont la raison nous aurait libérés. Il se trouve pourtant que le péché résiste, qu'il *insiste* encore aujourd'hui. Qu'a donc à nous dire ce mystère sans lequel, écrivait Pascal, « nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes » ? Tout simplement que nous ne sommes pas autonomes dans nos choix, et que notre « liberté » n'est souvent qu'un déni de l'autre. Le pécheur, comme le rappelle François Euvé, est celui qui croit pouvoir se sauver seul.

Beaucoup plus qu'une faute, beaucoup plus qu'une mauvaise conscience ou un sentiment de culpabilité, le péché est donc la perversion de la promesse que porte en elle toute relation de personne à personne. C'est parce que nous oublions que le Décalogue est d'abord l'énoncé d'une parole : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude » (Ex 20, 2), que nous ne voulons pas entendre que Quelqu'un parle dans la Loi. C'est donc la perte de notre foi en l'autre qui fait de la Loi un obstacle à transgresser. Tel est le primat de la relation, que la Bible et les Evangiles n'ont eu de cesse de rappeler. On ne se pardonne pas ses propres fautes. On est toujours pardonné par un autre. Cet acte seul nous confirme que nous valons plus que nos actions.

Attentif au contexte contemporain qui fait revenir la question de la faute, reprenant la longue histoire de « l'aveu » ou de la « confession », analysant la Chute comme une relation manquée et le péché originel comme un inachèvement essentiel, François Euvé rappelle que le Dieu qui parle dans la Loi n'est pas un Dieu en surplomb du monde, mais un Dieu qui participe à l'histoire des hommes. Mais François Euvé n'adopte pas pour autant les perspectives de l'anthropologie religieuse, se privant ainsi de ce qu'une étude des rites, ou de la *répétition* rituelle, aurait apporté aux conclusions fondamentales qu'il dégage. Moins qu'une « répétition », en effet, comme il propose de le définir, le péché est plutôt un ressassement. Si Jésus « répète » Adam, dans la pensée de saint Paul, ce n'est pas pour réitérer sa faute, mais pour achever l'homme. Ce livre, qui accomplit un pas important dans la reformulation d'un dogme en apparence suranné, semble donc en appeler de lui-même à l'anthropologie religieuse.

## II.

James Alison apporte à la réflexion de François Euvé un premier complément : une définition du péché comme *pathologie* du désir. Pécheur est celui qui *veut* apparaître autonome : fasciné par l'apparente autonomie de son modèle, il n'a de cesse de vouloir la lui dérober. Le péché se confond dès lors avec ce que René Girard appelle « désir mimétique », imitation du désir (réel ou supposé) d'un autre pour un objet. Ce désir « interindividuel » finit par opposer deux êtres qui n'ont de cesse d'essayer de prouver à l'autre l'antériorité de leur propre désir. Le péché consiste cette fois à *vouloir imposer* l'idée qu'on est autonome dans ses choix. Le péché est à la fois un vouloir-faire-croire et un ne-pas-vouloir-savoir. Il est le mensonge furieux d'une autoconstitution du sujet.

Mais ce que le livre de James Alison rappelle ensuite, c'est que cette logique peccamineuse est aussi à *l'origine de la constitution du sujet*. Le péché est structurant : c'est ce refus de l'autre qui, dans l'hypothèse de René Girard, a constitué l'homme. Le désir mimétique rend ainsi compte du chaos qui a détruit les premiers groupes humains, ou plutôt les groupes proto-humains. Le sacrifice devient alors la seule contention possible de la contagion des désirs rivalitaires : non décision consciente ou politique (puisque à ce stade la conscience et la politique n'existent pas encore), mais phénomène de physique sociale, le mécanisme victimaire (la « machine à faire des dieux », pour reprendre l'expression prémonitoire de Bergson) devient la seule gestion possible de la violence. C'est cette identité du péché originel et du meurtre fondateur que le livre de James Alison a donc le courage de penser : une violence à la fois *structurante* et *structurelle* : un *peccatum originale originans* et un *peccatum originale originatum*, pour reprendre la grande distinction augustinienne.

On voit tout de suite les implications d'une telle découverte anthropologique, qui rend possible la résolution de ce que la tradition philosophique moderne considèrera comme une aporie, voire une absurdité. Si Kant, en effet, dans *La Religion dans les limites de la simple raison*, accepte le caractère structurant du péché, il refuse son caractère structurel : l'homme doit rester personnellement responsable de ses fautes, ces derniers ne pouvant en aucun cas être spécifiquement déterminés. Or l'idée que la faute d'Adam puisse être transmissible à des enfants nouveau-nés trouve pourtant dans l'hypothèse morphogénétique de René Girard un début de légitimation : l'anthropologie mimétique s'inscrit ici explicitement dans le sillage de l'anthropologie pascalienne<sup>1</sup>. Le fait de faire porter à l'autre la responsabilité de ma propre violence est un péché des origines, parce qu'il est à la racine du fait humain, et un péché toujours actuel, puisque chacun de nous fait l'expérience de la distorsion de son désir. Où l'on retrouve ici, comme le rappelait Pierre-Marie Hombert en commentant le livre de James Alison au Collège des Bernardins en 2009, la position traditionnelle de l'Église sur la transmission du péché par génération, et non par imitation.

D'où le coup de force du livre de James Alison : seule la révélation, non du « Christ », mais de la « victime ressuscitée », seule l'irruption, non pas d'un dieu de gloire issu des hommes, mais d'une victime pardonnante au cœur du mécanisme victimaire, révèle les « replis et les tours » du péché originel. Cette apparition d'un Dieu pardonnant « invente » le péché originel aux deux sens du terme : elle le *découvre* et le *produit* a posteriori comme une cause nécessaire. Mais c'est aussi à partir de cette révélation du péché, et de la liberté qui lui est liée, que peut être pensé le caractère contingent d'une faute originelle : une autre humanité devient possible et pensable, s'opposant avec la puissance inouïe d'une révélation à la pseudo-nécessité de la faute et de la mort. L'espérance, formulée par Bergson, d'une humanité capable de dépasser ses limites spécifiques, retrouve dans la pensée de Girard un relais prévisible. L'advenue du Royaume révèle la structure de l'ordre ancien, tant personnel (structuration du moi) que communautaire (structuration sociale). Le désir mimétique, écrit James Alison, est donc « chronologiquement originel » et « logiquement secondaire », puisque la Révélation apporte la possibilité d'une vie non peccamineuse, d'une nouvelle humanité. Que ce possible soit réel suffit à fonder une espérance.

---

<sup>1</sup> Pascal : « Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine, et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

## III.

Il faut évoquer à ce stade l'importance de la relation qui unit Raymund Schwager, théologien jésuite autrichien, à René Girard, de la fin des années 1970 jusqu'à la mort du premier en 2004. Leur longue correspondance est en cours de publication et constituera l'un des événements de l'année 2013 : je salue à cet égard son artisan principal, le professeur Jozef Newiadomsky de la Faculté catholique d'Innsbruck, présent parmi nous.

Je résumerai très brièvement l'apport du livre de Schwager, *Avons-nous besoin d'un bouc émissaire ?* : la Révélation chrétienne est une fructification de la très longue histoire du peuple juif ; la Bible révèle en effet de façon croissante un Dieu toujours plus engagé du côté des victimes et de moins en moins lié à la violence. Mais la geste de Jésus (du « Rabbi Ieshoua », comme disait Claude Tresmontant) ajoute une dimension nouvelle à cette révélation : en se laissant à dessein appeler « Fils de Dieu », Jésus fait apparaître l'aveuglement des hommes comme « volonté secrète de tuer » et, plus profondément encore, comme « rancune cachée contre Dieu ». Achevant la tradition prophétique, ce « dernier sacrifice » débusque un ressentiment fondamental et fondateur : le péché des origines.

L'un des apports essentiels de Schwager à la théorie mimétique est de définir le Christ comme « victime nécessaire ». Cette troisième victime répète les deux précédentes, que Girard avait définies dans sa théorie de la « double substitution » : la victime *émissaire* (celle du meurtre fondateur, victime intérieure au groupe) et la victime *rituelle* (celle du sacrifice proprement dit, victime extérieure à la communauté, mais assez proche d'elle pour que son immolation bénéficie des effets cathartiques du meurtre fondateur). Si la victime émissaire, matrice de la victime rituelle, est souvent définie comme une victime aléatoire, c'est-à-dire choisie au hasard au moment où le groupe risque l'autodestruction, Jésus, lui, n'est pas une victime aléatoire. Il attire délibérément sur lui l'attention de ses persécuteurs, afin de faire apparaître *en chacun d'eux* ce ressentiment originaire. Ainsi le péché trouve dans le meurtre fondateur, non un strict équivalent, car il a d'autres implications morales et théologiques, mais une nouvelle confirmation anthropologique : *le Christ, victime nécessaire, répète la victime rituelle, qui répète elle-même la victime émissaire.*

Nous pouvons ainsi donner, grâce au livre de Schwager, une teneur nouvelle à la « résurrection » : la résurrection chrétienne, la *répétition* chrétienne fait rendre au ressassement sacrificiel son dernier souffle. L'entrée dans le temps messianique est une accélération de ce temps. Ce temps qui se fait court, ce « temps qui reste » est celui de l'urgence : travail de la « parousie », de la « présence » croissante du Royaume au sein d'une structure originaire en cours de décomposition. L'événement de la résurrection renvoie ainsi à l'énigme du meurtre fondateur ; la Passion, événement de la mort et de la résurrection de la victime, est l'ultime variation de la structure religieuse ; la « dernière loi », pour reprendre l'expression de saint Paul, celle à laquelle nous devons *de plus en plus* obéir, ne fait qu'une avec la foi en l'innocence absolue de l'émissaire consentant, seul gage de sa divinité. C'est pourquoi le Christ est qualifié, dans l'Épître aux Romains, de « dernière loi » et de « dernière victime ». La foi ne supprime pas la loi, mais la refonde et la dépasse ; elle se situe en deçà et au-delà du mécanisme victimaire : *la victime nécessaire achève d'innocenter la victime émissaire*, en montrant que la culpabilité de cette dernière n'était pas une culpabilité morale, mais une culpabilité structurelle, socialement, spécifiquement déterminée.

Si Jésus, selon l'intuition paulinienne, « répète » Adam pour le transformer de l'intérieur et apparaître lui-même comme le nouvel Adam, c'est que se joue dans cette répétition un achèvement de l'homme. Beaucoup moins qu'une répétition de la faute d'Adam, notre péché est ressassement de cette faute, enfermement dans une clôture originelle qui nous a constitués et nous constitue encore, puisqu'elle maintient en nous le « vieil homme », nous maintient enfermés dans une logique de mort. Comment la répétition chrétienne transforme-t-elle alors ce ressassement, comment ouvre-t-elle à nouveau la possibilité d'une relation (à l'autre, à Dieu et à nous-mêmes) qui soit dénuée de toute violence ? Dans une historicité qui révèle une symétrie fondamentale à partir (et autour) de l'événement de la Croix : à la culpabilité *absolue* de la victime émissaire succèdent la culpabilité *relative* de la victime rituelle, l'innocence *absolue* de Jésus et enfin l'innocence *relative* des « continueurs incomplets » de ce modèle inimitable que sont les pécheurs, « produits » de la Révélation. Echappant à la vénération des hommes, se déroband à toute sacralisation de la victime, Jésus traverse ainsi, une fois pour toutes, le mécanisme victimaire : il en révèle le caractère structurel et structurant et en même temps « désactive »<sup>2</sup> ce mécanisme - au sens où chez saint Paul la foi « désactive » la Loi – en le rendant inopérant, puisqu'il dénonce à l'avance tout sacrifice d'un innocent.

Ainsi les concepts girardiens permettent de mieux comprendre la différence canonique entre le péché comme état (ou condition) et le péché comme faute individuelle : à la culpabilité structurelle de la victime émissaire et de la victime rituelle, culpabilité fondée sur le mécanisme social de la méconnaissance, nous dit René Girard, succède la culpabilité morale *du persécuteur*, culpabilité fondée non plus sur la méconnaissance, mais sur la dénégation. « Le péché originel, écrit James Alison, a été découvert lorsqu'il a été possible d'y échapper » : la révélation de l'émissaire consentant révèle notre propre participation au mécanisme social de la méconnaissance, elle intériorise la logique victimaire, oblige chacun de nous à se l'approprier, et nous donne ainsi les moyens d'y échapper. Au « ils ne *savent pas* ce qu'ils font » succède un « tu ne *veux pas savoir* ce que tu fais ». La révélation judéo-chrétienne transforme le mécanisme victimaire en l'intériorisant de façon radicale, en nous empêchant d'en faire un impératif divin, en individualisant les persécuteurs. C'est parce qu'il décrit le fonctionnement *et* la décomposition de ce mécanisme, que René Girard montre à quel point le péché originel n'a pu apparaître que dans le délitement de l'institution du sacrifice. Quant à savoir si la Révélation fut cause ou sanction historique de ce délitement, il y a là un point sur lequel René Girard lui-même a hésité, soulignant dans *La Violence et le Sacré* une fatigue essentielle du mécanisme victimaire, et insistant à partir de *Des choses cachées depuis la fondation du monde* sur la rupture opérée par la résurrection.

Benoît Chantre

---

<sup>2</sup> Rappelons qu'il s'agit là du terme grec *katargei*, employé par saint Paul dans l'Épître aux Romains pour penser l'articulation de la foi à la Loi : la foi « désactive » la Loi, c'est-à-dire son fétichisme toujours possible. Sur ce point, voir Giorgio Agamben, *Le temps qui reste. Un commentaire de l'Épître aux Romains*, trad. Judith Revel, Editions Payot & Rivages, 2000.